

- Sujet de la composition :

L'expérience combattante de la Première Guerre mondiale, une expérience corporelle.

- Sujet de l'étude de documents :

Présentez les documents. Confrontez-les et montrez ce qu'ils révèlent de l'expérience combattante de la Première Guerre mondiale.

Doc. 1- Les obus nous assaillirent à coups pressés, bien réglés sur nous, ne tombant pas à plus de cinquante mètres. Parfois si près qu'ils nous recouvraient de terre et que nous respirions leur fumée. Les hommes /.../ ne furent qu'un gibier traqué, des animaux sans dignité dont la carcasse n'agissait que par instinct. Je vis mes camarades pâles, les yeux fous, se bousculer et s'amonceler pour ne pas être frappés seuls, secoués comme des pantins par les sursauts de la peur, étreignant le sol et s'y enfouissant le visage. /.../ Nos nerfs se contractaient avec des brûlures d'entaille et plus d'un se crut blessé et ressentit jusqu'au cœur la déchirure terrible que sa chair imaginait à force de la redouter. /.../ Une salve si directe nous surprit debout, tailla dans notre colonne, comme dans la propre chair de chacun de nous. La panique nous botta les fesses. Nous franchîmes comme des tigres les trous d'obus fumants, dont les lèvres étaient les blessés, /... / Nous franchîmes la pitié, l'honneur, la honte, nous rejetâmes tout ce qui est sentiment /.../. Nous fûmes lâches, le sachant, et ne pouvant être que cela. Le corps gouvernait, la peur commandait.

GABRIEL CHEVALIER, LA PEUR, PARIS, STOCK, 1930.

Doc. 2- Nous étouffons, les bretelles des sacs coupent, arrachent, affaissent les épaules. Elles font jaillir en avant, hors des vêtements, les têtes au bout des cous, et font entrer les plis du linge dans la chair meurtrie. Les courroies de bidon et de musette croisées sur nos poitrines bridées, écrasées, empêchent de respirer. /.../La sueur coule sous les képis, sur les fronts, les joues, le long des nez qui luisent. Elle inonde les cous nus émergents des cols largement ouverts des chemises. /.../ Nos jambes amollies, flasques /.../ ne nous portent qu'à grand peine. Nos pieds gonflés cuisent dans nos chaussures, heurtent douloureusement à toutes les pierres de la route. /.../ Nous finissons par marcher dans un demi-sommeil, inconsciemment, sans ordre, sans voir et sans penser, comme des bêtes.

ÉMILE DAUPHIN, LA MUSETTE, 25 FEVRIER 1918.